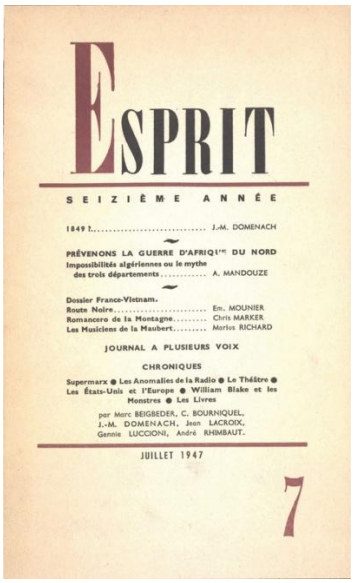
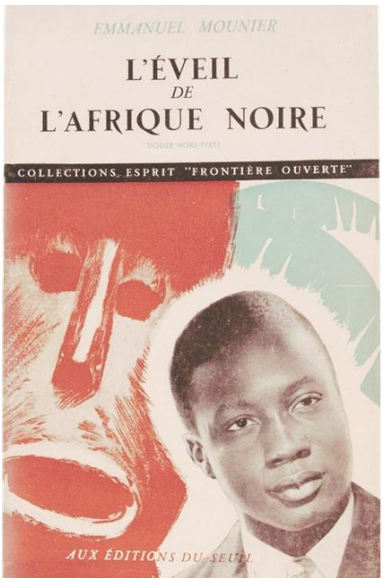
Premier texte de Mariama Bâ publié à 18 ans

Le philosophe Emmanuel Mounier est envoyé par l'Alliance française comme conférencier dans la Fédération de l'Afrique occidentale française : son voyage durera deux mois, du 11 mars au 23 avril 1947.

Il publiera ses notes de voyage :
- dans la revue qu'il a fondée : « La route noire », revue *Esprit*, n°7, juillet 1947, p. 74-76
- dans un livre : *L'éveil de l'Afrique noire*, éd. du Seuil, collections Esprit « Frontière ouverte », 1948, avec douze hors-texte, p. 23-27 (en ligne ›ici sur gallica)





Rufisque, vendredi 14 mars.

Petite patrie, tu es pour moi un quartier bâti face à la mer sur des collines brunes, un quartier aux baraques rouges et grises où des arbres se dressent, parmi les maisons claires. Quand je pense à toi, que d'images, que de douceur au sein de ma pensée.

Oui, je me souviens de naguère, de mon enfance plus pure que la farine du mil, plus ardente que les insectes des champs. La vie est belle, belle la lumière des sentiers où vibrait l'orchestre des métiers. Dans les cours les femmes pilaient le mil. La chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie. Je songeais au couscous mêlé de lait frais, le lait pur, le lait blanc des gourdes.

Oui, je me souviens d'autrefois, des douceurs vécues, du soleil clair qui m'enchantait, de l'école coranique. C'était une cour. Mais que vaste, pierreuse était cette cour avec son bentonnier touffu. Régnait sur nous un marabout paralytique, borgne et édenté, que nous appelions avec raison d'ailleurs, d'un nom à peu près pareil au nom « monstre ». Je me revois, avec mon petit pagne bleu, l'ardoise pesant sur mes cuisses demi nues. Je revois les gamines de mon âge dont la plupart sont aujourd'hui mariées, je revois surtout nos randonnées à travers les filaoyers. Il y avait des luttes terribles, où les corps s'enlaçaient, se meurtrissaient, où les plus habiles, les plus fortes, jetaient sans pitié leurs adversaires à terre. J'étais toujours dans le groupe vainqueur. Il y avait aussi des courses jolies pour aller boire au puits d'un vieux jardinier qui nous supportait mal, nous chassait sans cesse, nous venions troubler son travail.

Oui, je me souviens des douceurs vécues, des hivernages premiers de « ma vie sur terre ». L'eau mouillait la terre ; la terre sous mes pas s'enfonçait. Je courais, nue, sous les gouttes qui s'écrasaient sur mon dos. Quel enfant de ma race n'a senti cette joie, n'a point connu l'ivresse de boire l'eau qui tombe du ciel, de la sentir caresser la peau, glisser jusqu'aux mollets ? Les arbres frissonnaient de froid, les oiseaux, de peur. Mais moi, enfant terrible, je gambadais, malgré les appels menaçants de grand'mère qui a, de l'eau de pluie, une « sainte horreur », car c'est par une matinée pluvieuse qu'elle perdit ma mère.

Je me souviens d'autrefois, des jours de fête, des fêtes de Tabaski. Que vint le matin ! J'allais laver les moutons de mon grand-père. J'adorais la viande grillée et chaude et poivrée, avec un peu de sel. Mes tantes avaient beau me chasser des cuisines et cacher les morceaux. Enfant rusée j'en trouvais toujours à griller, avec l'aide de grand-mère, bien sûr. Le soir, j'étais parée comme une reine. Les médailles d'or dans mes cheveux noirs tressés, les perles de corail médailles d'or dans mes cheveux noirs tressés, les perles de corail brun à mon cou, des pieds noircis au henné dans des babouches dorées, me voilà dans le quartier, à la recherche de compliments flatteurs.

Vers trois heures, il y avait tam-tam. One d'émotion réveillent en moi ces danses où moi-même j'étais danseuse. Les sons retentissants des tabalas, non plus les « tabulas des balles » mais les tabulas de fêtes, mêlés aux chants cadencés, excitaient. Leste, souple, je m 'élançais comme mes sœurs. Pouvoir étrange du tam-tam où la musique est mouvement, le mouvement de la musique. Le sang bouillonnait dans mes veines. Je sautais, dansais. Je sentais mon ventre qui saillait ou s'enfonçait dans mes reins... J'avais dix-huit ans et je criais : « Tam-tam, emporte-moi ! »

Puis un jour, vint mon père, vint l'école, et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison, mais ma tête est noire, mais mon sang inattaquable est resté « païen » dans mes veines civilisées et se révolte et « piaffe » aux sons des tam-tams noirs. Toujours, je veux danser, toujours danser, encore danser. Les souvenirs de ma petite patrie aujourd'hui cassée, façonnée, aplatie, transformée en une route qui mène à la boucherie de Dakar, les souvenirs de ma petite patrie font vibrer mon âme, plus que le doigt du diali la corde de son halem. Revivre un instant les douceurs vécues. Revivre la beauté ardente et forte qui n'est plus que souvenirs...

Telle fut l'enfance de Mariama Bâ. Mariama Bâ est élève à l'École Normale de filles de Rufisque. On lui avait demandé, comme à ses camarades, de commenter, à l'aide de souvenirs personnels : « Combien j'ai douce souvenance - Du joli lieu de ma naissance. » Dans cette petite cour, trop petite, elles sont une centaine de tulipes noires, robes claires à carreaux bleus et blancs avec de larges épaulettes formant corolle autour des têtes crépues. Elles viennent de tous les points de la Fédération. Celles du Sud sont plus épaisses. Celles du Nord et les Dahoméennes ont les traits fins et de petits bustes menus. La plupart, comme Mariama, pilaient le mil dans leur enfance. Il n'est pas commode de dompter celte force sauvage. Il a fallu leur apprendre, un à un, chaque geste de la civilité. Chateaubriand et Molière concurrencent difficilement la nonchalance coquette de l'Africaine. Deux fois par semaine, on passe des heures à diviser la tête en petits carrés, à former sur chacun une tresse en miniature, à l'entourer de cordonnet, et à les disposer ensemble de manière plus ou moins compliquée. On n'y met pas d'or, car le règlement... - mais on en rêve (et on en parle). La petite robe blanche et bleue semble avoir imposé un ordre raisonnable et calme sur ce très sage pensionnat. Mais vous avez bien lu : « Mon sang inattaquable est demeuré pur, comme le soleil, pur, conservé de tout contact ». Du fond de l'âme noire, chaque jour, chez ces jeunes cloîtrées, des démons aimables ou violents viennent déconcerter l'élite des Fontenaysiennes qui s'attache à les élever. Il n'y a pas longtemps, une cabale se formait contre l'élève la plus douée, et l'accusait d'avoir « marabouté » (envoûté) le professeur pour obtenir les meilleures notes.

À la directrice, Mlle Paquet, très intimement liée aux Romain Rolland, et qui en porte la flamme apostolique, je dois une très curieuse expérience. Comme elle rejetait un à un, les trouvant tous au-dessus du niveau de ses élèves, les sujets de conférence que je lui proposais, j'aperçus dans ses rayons une anthologie de Péguy. Je lui offris de lire et de commenter quelques textes. La réussite fut étonnante. Sauf La Fontaine pour les contes d'animaux, rien ne rejoint plus aisément que Péguy la littérature orale du monde noir, avec cette manière de s'installer dans un temps sans fin, ces retours incessants du rythme sur lui-même, jusqu'aux malices qui fusent en éclair dans les failles du lyrisme. J'ai recommencé trois fois l'expérience avec le même bonheur.